

Au col de Montgenèvre, le cortège des migrants a repris

Un temps entravés par la crise sanitaire, Afghans, Iraniens et Maghrébins sont de retour à la frontière des Hautes-Alpes

REPORTAGE

BRIANÇON (HAUTES-ALPES) -
envoyée spéciale

Karim balise l'itinéraire sur son téléphone portable. A voix basse, il glisse quelques indications aux autres et jette des regards inquiets par la fenêtre. Ils sont une dizaine au total – des Marocains, des Tunisiens, des Algériens, un égyptien et un Palestinien –, tassés dans ce minuscule abri en bois, au milieu des massifs enneigés. Dehors, il fait nuit noire. La température est de -5 degrés.

Omar se roule une dernière cigarette. Rachid empoigne le sac de courses dans lequel il trimballe quelques affaires. Ce soir-là de mars, pour passer le col de Montgenèvre (Hautes-Alpes), frontière entre la France et l'Italie, il faut marcher une dizaine de kilomètres, pendant cinq heures, à plus de 1800 mètres d'altitude.

Karim hérite du rôle de guide. Dans la pénombre, son visage marqué apparaît. Le Tunisien de 43 ans est anxieux. Quelques heures plus tôt, lors d'une première tentative, le groupe a essuyé un échec. Ils ont croisé les forces de l'ordre qui les ont aussitôt renvoyés en Italie.

Karim préfère s'écarter des itinéraires officiels fléchés pour les randonneurs. « C'est moins risqué comme ça », veut-il croire. Sur ces chemins toujours plus étroits et sinueux, le groupe avance en file indienne, silencieux et têtes baissées. On s'enfonce dans la neige parfois jusqu'aux hanches, on glisse, on se contorsionne pour enjamber les branches d'arbre. Après plusieurs heures de marche, la fatigue est là. Sur un long sentier en côte, un des membres du groupe s'arrête et relève la tête. Il

contemple la nature brute qui se dessine dans la nuit. « Ça me rappelle les montagnes de l'Atlas, au Maroc. Ma mère vient de là-bas », murmure-t-il.

Plus tôt dans la soirée, le groupe a aperçu une famille afghane sur ces mêmes chemins. Avec eux, il y avait « une vieille dame avec une cane », insiste Karim. Au Refuge solidaire de Briançon, où les exilés peuvent s'octroyer une pause une fois arrivés en France, deux couples afghans ont été accueillis ces dernières semaines. Les premiers époux avaient 77 et 74 ans, les seconds 73 et 69 ans.

Femme enceinte et nourrisson

En montagne, il est aussi devenu habituel de croiser des enfants en bas âge, parfois des nourrissons. L'un d'entre eux avait 12 jours. Un autre cas a ému l'eurodéputé Damien Carême (Europe Ecologie-Les Verts, EELV), qui accompagnait des maraudeurs, mi-février : celui d'une femme enceinte, afghane aussi, sommée de rebrousser chemin par les forces de l'ordre françaises. Elle accouchera en Italie quelques heures plus tard.

Un temps ralenties par la crise sanitaire, les tentatives de passage à la frontière ont repris. En janvier et février, 394 personnes sont arrivées au Refuge solidaire, dont 31 femmes et 46 enfants de moins de 13 ans. La première fois que des migrants se sont risqués sur ces routes montagneuses, c'était en 2017. Avant, « personne n'imaginait que quiconque puisse passer dans ces reliefs tout à fait improbables du point de vue de la sécurité », constatait Martine Clavel, préfète des Hautes-Alpes, lors d'une conférence de presse en février.

« Au départ, on voyait surtout des jeunes hommes originaires d'Afrique de l'Ouest, se souvient Alain

Mouchet, bénévole au Refuge solidaire, qui a accueilli plus de 12000 personnes depuis son ouverture en juillet 2017. A partir d'octobre 2019, la population a changé. On a désormais beaucoup de gens qui arrivent du Maghreb et beaucoup de familles qui viennent d'Afghanistan et d'Iran. »

D'après les chiffres de la préfecture des Hautes-Alpes, parmi les hommes qui tentaient le passage en 2019, les nationalités les plus représentées étaient les Guinéens, les Sénégalais et les Maliens. En 2020, les trois premières nationalités sont les Afghans, suivis des Iraniens et des Tunisiens.

Lors des maraudes, « on constate des hypothermies, des gelures, des entorses, des luxations. On doit parfois envoyer les gens à l'hôpital », explique Pamela Palvadeau, en charge des migrations transalpines pour Médecins du monde (MDM). Avec des personnes âgées, des femmes enceintes ou des enfants, « les risques sont encore plus importants », complète Philippe de Botton, médecin et bénévole pour MDM. Ces dernières semaines, les associations ont dénoncé un « harcèlement policier » à leur égard et une frontière « de plus en plus militarisée ».

Ceux qui arrivent aujourd'hui à Briançon ont déjà un long chemin d'exil derrière eux. « Ils viennent par la route des Balkans, un trajet

particulièrement douloureux lors duquel ils subissent des exactions monstrueuses, notamment en Bosnie et en Croatie », souligne encore Philippe de Botton. Avant de se lancer à l'assaut des Alpes, la plupart ont déjà traversé une dizaine de pays sur le continent européen et autant de frontières ultra-sécurisées, souvent dans des conditions de dénuement extrême.

Le lendemain de sa traversée avec Karim, Omar s'installe à une table du Refuge. Deux heures durant, ce Palestinien de 27 ans qui vivait en Syrie raconte son histoire, celle d'une traversée de l'Europe qu'il a débuté il y a « un an et six mois » pour rejoindre son frère, réfugié en Allemagne.

Refolements incessants

Omar parle d'abord de la Turquie, où il s'est ruiné en donnant de l'argent à des passeurs et à des gens qui lui promettaient des faux papiers pour voyager en avion. Il parle ensuite de cette marche de quatre jours pendant laquelle il a tenté de traverser la Macédoine du Nord. Puis de cette nuit où il a dormi dans un camion avec une trentaine de personnes pour passer en Serbie. Omar évoque enfin ces refolements incessants à chaque frontière et ne compte plus les cas de violences policières.

Hamza, lui, a 24 ans, et vient de Tétouan, dans le nord du Maroc.



Un groupe de migrants entre l'Italie et la France, près de Montgenèvre (Hautes-Alpes), le 14 mars. SAMUEL GRATACAP POUR « LE MONDE »

Karim préfère s'écarter des itinéraires fléchés pour les randonneurs. « C'est moins risqué comme ça », veut-il croire

Son projet est d'aller à Barcelone, « pour travailler ». C'est pourtant la route des Balkans qu'il a décidé de suivre plutôt que de tenter la traversée du détroit de Gibraltar. « C'est devenu trop compliqué là-bas, ça ne marche plus », dit-il. Son voyage a donc débuté par la Turquie, « il y a un an ». Le pays lui avait au départ délivré un visa.

Sur son téléphone, Hamza a gardé toute une série de photos et de vidéos qui mettent en images son récit. On le voit par exemple sur un bateau pneumatique en train de traverser le Danube pour passer de la Serbie à la Croatie. Ou lors de longues marches – dont une de « vingt et un jours » en Grèce – entouré d'autres jeunes hommes, parfois d'enfants, dans un état d'épuisement total. Hamza raconte ces fois où il n'avait ni à boire ni à manger pendant plusieurs jours.

Lors de leur traversée des Alpes, la veille, certains dans le groupe se connaissaient déjà. En Croatie, Omar a par exemple rencontré Ahmed, un Égyptien de 30 ans qui souhaite pouvoir travailler en France. S'il se retrouve dans cette situation aujourd'hui, c'est à cause « d'un patron croate qui travaille dans le bâtiment », dit-il. « Il m'a fait venir d'Égypte pour m'exploiter dans un réseau de traite d'êtres humains. » Alors Ahmed s'est sauvé.

Après le dîner, ce dernier nous glisse qu'une famille afghane qu'il avait « rencontrée dans un camp en Croatie » doit faire son arrivée au Refuge dans la soirée. Vers 23 heures, un couple et leur fils de 3 ans apparaissent effectivement sur le pas de la porte, en tenue de ski. Le petit Mohamed est dans les bras de son père. Il a de grands yeux noirs, un visage rond et des cheveux bruns qui lui tombent devant les yeux.

Avec son bonnet blanc sur la tête et ses boots bleu marine aux pieds, Mohamed court vers un matelas où quelques jouets ont été posés. A ceux qui l'appellent, il ne répond plus vraiment et se défoule nerveusement sur le cheval en plastique qu'il a dans les mains. Des passages de frontière dans ces conditions extrêmes, Mohamed en a déjà vécu une dizaine. ■

JULIETTE BÉNÉZIT